

Wuthering Heights
Entre extase et déception
Les Hauts de Hurlevent, Royaume-Uni, 2011, 2 h 08 minutes

Jean-Philippe Desrochers

Numéro 281, novembre–décembre 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67888ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desrochers, J.-P. (2012). Compte rendu de [Wuthering Heights : entre extase et déception / *Les Hauts de Hurlevent*, Royaume-Uni, 2011, 2 h 08 minutes]. *Séquences*, (281), 39–39.

Wuthering Heights

Entre extase et déception

Au mois de septembre dernier, dans le cadre d'une rétrospective consacrée à trois réalisatrices britanniques, la Cinémathèque québécoise présentait, en grande première québécoise et en exclusivité, **Wuthering Heights**, le plus récent film d'Andrea Arnold. En effet, il est toujours inédit au Québec — et risque de le rester —, et ce, malgré des qualités indéniables qui s'avèreront peu évidentes aux yeux de plusieurs.

JEAN-PHILIPPE DESROCHERS

Pour son troisième long métrage, Arnold s'éloigne du réalisme social à la Ken Loach qu'elle maîtrisait avec brio dans ses deux premiers films, *Red Road* (2006) et *Fish Tank* (2009). *Wuthering Heights* (*Les Hauts de Hurlevent*) est bien sûr l'adaptation du grand classique de la littérature anglaise. En visionnant le film, on imagine facilement certains puristes de la littérature crier au scandale, voire à l'hérésie. C'est que l'adaptation audacieuse et personnelle qu'Arnold tire du célèbre roman d'Emily Brontë passe très peu par la parole. La cinéaste en fait un objet de cinéma, un récit minimaliste éminemment visuel. Elle brosse le portrait d'un monde lugubre, sans issue, où les femmes meurent à l'accouchement. *Wuthering Heights*, surtout dans sa première moitié, traite de manière impressionniste de l'impossibilité de se sortir d'un certain déterminisme et de s'émanciper de sa classe sociale.

Dans *Wuthering Heights* — comme dans ses deux autres films —, Arnold se refuse le spectacle du cinéma. Elle le fait d'abord en optant pour un format d'image inhabituel. Comme dans *Fish Tank*, elle privilégie le format 1.33 :1 (plein écran), que l'on associe davantage à la dimension d'un écran de télévision, contrairement aux formats panoramiques plus conventionnels au cinéma. Ce parti pris est doublement anachronique : non seulement on l'utilise rarement au cinéma, mais il se fait aussi de plus en plus rare à la télé. Pour le spectateur, il résulte de ce cadre étroit, plus carré que rectangulaire, un fort sentiment d'aliénation et d'étouffement (semble à celui des personnages du film). Le spectateur ne peut perdre son regard dans l'étendue du paysage et s'évader dans quelque rêverie. Il est impossible, avec un tel cadre, que la nature, pourtant omniprésente dans le film, revête une quelconque beauté consensuelle.

La cinéaste met l'accent sur l'inquiétante étrangeté des images, souvent si sombres qu'on peine à distinguer les formes, et révèle ainsi leur beauté singulière. Arnold multiplie les plans d'insectes, d'animaux et de brins d'herbe, insistance qui souligne la proximité entre les règnes animal et végétal et l'homme. Arnold s'attarde aussi beaucoup aux éléments : le feu, l'air (la présence obsédante du vent), l'eau (la pluie, la bruine) et la terre (la boue). Dans *Wuthering Heights*, la cinéaste parvient en outre à réellement pratiquer un cinéma des sens, qu'un travail sonore remarquable et une attention particulière pour les formes et les textures des choses mettent brillamment en relief. Sa caméra est nerveuse, tenue à l'épaule mais maîtrisée, et souvent très près du corps des acteurs. Elle préfère aussi filmer avec une très faible profondeur de champ. La cinéaste n'utilise pas de générique d'ouverture et presque aucune musique extradiégétique, sauf à

la toute fin du film, où elle se sert, à notre grand étonnement, d'une pièce de Mumford & Sons, un des groupes indie de l'heure. Voilà un choix anachronique qui a quelque chose d'irritant et rappelle l'insertion d'une reprise de *Love Will Tear Us Apart* de Joy Division en finale de *Red Road*.

Si la première partie du film est fort réussie parce que très visuelle et viscérale, la deuxième, plus classique, l'est moins, car elle se concentre sur l'amour impossible entre Catherine et Heathcliff, devenus adultes, et sur la vengeance de ce dernier. On a droit à une énième variation sur une histoire mille fois racontée. Pour apprécier le *Wuthering Heights* d'Arnold, il faut aborder le film en fonction de la filmographie de la cinéaste (et de ses œuvres à venir, des possibles qui s'ouvrent maintenant à elle). Au final, il est regrettable que ce film, même s'il n'est pas exempt de défauts, n'ait pas trouvé de distributeur chez nous. Malgré un travail esthétique virtuose et une conception forte de l'art cinématographique, il est bien difficile de trouver un public pour un film aussi exigeant dans sa forme et aussi frustrant sur le plan narratif. *Wuthering Heights*, œuvre difficile mais stimulante dans sa première heure, prouve la sensibilité très particulière dont Andrea Arnold faisait déjà preuve dans ses deux premiers longs métrages, elle qui peaufine de film en film la manière si singulière qu'elle a de filmer la nature et les corps de ses acteurs / personnages. ☹

■ LES HAUTS DE HURLEVENT | Royaume-Uni 2011 — Durée : 2 h 08 minutes — Réal. : Andrea Arnold — Scén. : Andrea Arnold et Olivia Hetreed, d'après le roman d'Emily Brontë — Images : Robbie Ryan — Mont. : Nicolas Chaudeurge — Son : Nicolas Becker, Rashad Omar — Dir. art. : Christopher Wyatt — Int. : Kaya Scodelario (Catherine Earnshaw), James Howson (Heathcliff), Solomon Glave (jeune Heathcliff), Shannon Beer (jeune Catherine Earnshaw), Steve Evets (Joseph) — Prod. : Robert Bernstein, Kevin Loader, Douglas Rae — Dist./Contact : Artificial Eye (Grande-Bretagne).



Un cinéma des sens